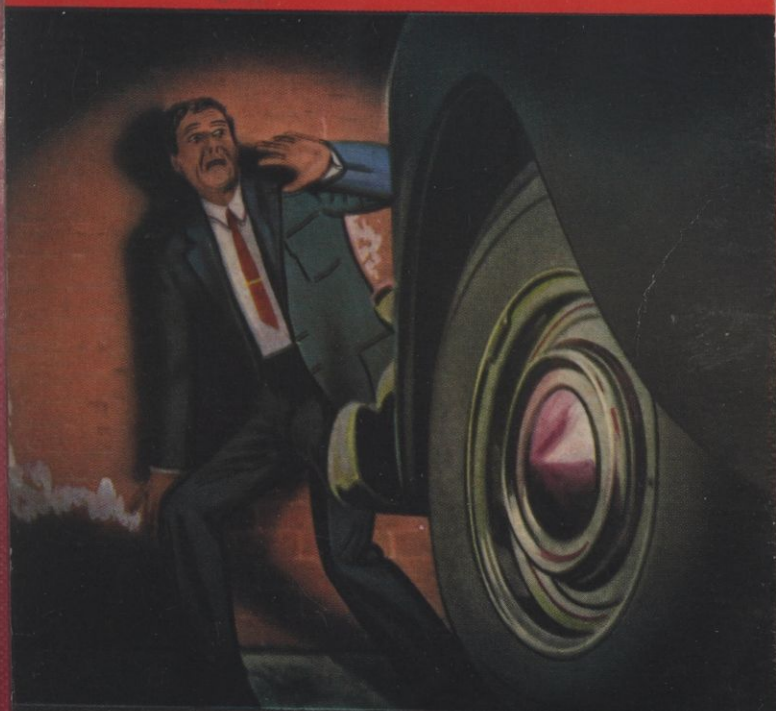


COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN BRUCE
ESPIONNAGE

MAUX CROISÉS

JORGE JIMENEZ



LES PRESSES  DE LA CITÉ

MAUX CROISÉS

11/23
oct

16° Y²
22403
(106)

1-1959

DL-25 9 1951-12889

*DU MÊME AUTEUR
AUX PRESSES DE LA CITÉ:*

CONTRAINTÉ PAR MORT
LES CRABES ONT FAIM

COLLECTION " ESPIONNAGE "

dirigée par JEAN BRUCE

MAUX CROISÉS

par

Jorge JIMENEZ



PRESSES DE LA CITÉ

116, RUE DU BAC

PARIS



© 1961 by Presses de la Cité, Paris.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

CHAPITRE

1

IL SE TAPA UNE troisième fine et alluma une nouvelle gauloise au mégot qui lui brûlait les doigts. Ses jambes commençaient à lui rentrer dans le ventre. Plus d'une heure qu'il était debout au même endroit, — le seul qui lui permît de surveiller l'entrée de l'hôtel à trente mètres de là, de l'autre côté de la rue.

« Elle a du mal à gagner son fric, aujourd'hui, la garce ! rumina-t-il. D'habitude elle est drôlement expéditive... »

Au passage, son regard s'attarda quelques secondes sur l'image que lui renvoyait la glace, entre deux rayons de verrerie. Il faisait, une fois de plus, des comparaisons. « Qu'elle ait pris un mal-foutu pour mari, passe encore. Les maris, y en a pas des flottes, on prend ce qu'on trouve. Mais que pour tromper son mari, elle ait choisi cette espèce de vieux sac de graisse, ça, ça prouve bien ce qu'elle vaut. »

Il desserra de deux centimètres la fermeture éclair de son blouson pour donner du champ au foulard et apprécia avec complaisance sa carrière d'homme sous son visage encore flou d'adolescent.

Derrière lui deux clients discutaient âprement de leurs chances dans le tiercé de Vincennes. Il n'écoutait pas. Son regard continuait à faire la navette entre l'entrée de l'hôtel, le miroir et la pendule. « Une heure et quart qu'elle est là-dedans ! grinça-t-il. A croire qu'elle a deviné la petite surprise qui l'attend ! » C'est en portant machinalement le verre à sa bouche qu'il constata qu'il était vide. Il le fit sonner sur le zinc.

— Un autre, s'il vous plaît ?

Le patron se détacha pesamment de sa chaise et vint le servir. C'était un Auvergnat trapu et bedonnant, au souffle court, au crâne luisant. « Dire que ça pourrait être aussi bien lui. » pensa le garçon avec amertume. Il imagina un instant le mastroquet dans une chambre de l'hôtel en face, à la place de Weill. Non qu'il y eût entre eux une véritable ressemblance mais plutôt cet air de famille que confère une cinquantaine épaisse, solide, sûre d'elle et de son portefeuille.

Il avait l'impression que ses veines charriaient du feu. L'alcool chauffait sa colère, la portait au rouge. Il n'était pas habitué à boire mais avait ressenti la nécessité d'un doping pour ne pas se dégonfler comme les autres fois au moment d'agir. Jusqu'à présent il avait toujours été paralysé par un scrupule à la dernière minute.

Comme si elle méritait qu'on s'embarrasse de scrupules !

Soudain il se raidit. Un couple venait d'apparaître sur le seuil de l'hôtel. Une jeune femme blonde en tailleur clair, sensiblement plus grande que son compagnon, un homme corpulent aux jambes courtes, au teint basané, qui portait des lunettes noires et une moustache poivre et sel — avec plus de sel que de poivre. Ils se séparèrent immédiatement, lui tournant à gauche, elle à droite, comme à l'ordinaire.

Mais aujourd'hui la suite sortirait de l'ordinaire. Et comment !

Il vida son verre d'un trait, lança une pièce sur le comptoir et fila sans attendre la monnaie. Déjà la femme prenait de l'avance. Il pressa le pas puis, sur le point de la rejoindre au coin de la rue Miromesnil, il régla son allure sur la sienne, luttant contre le trac.

Elle avait une coquetterie sobre, de type sportif, qui mettait en valeur son long corps souple. On pensait d'abord à une Scandinave. Il entrevit — elle jetait un coup d'œil aux vitrines, sans ralentir — son profil pur et cette expression facilement distante qui l'impressionnait. Mais quand son regard eut glissé jusqu'aux hanches rondes, il se représenta Weill avec elle et ce fut comme si on lui avait fait un petit dessin. Un dessin à ne pas mettre entre toutes les mains.

La rage le saisit.

— Hello, Françoise ! fit-il.

Elle se retourna d'un bloc, visiblement interloquée, et fronça les sourcils en le reconnaissant.

— Qu'est-ce qui vous prend, Jacques, de m'appeler par mon prénom?

Il dut faire un violent effort pour ne pas se démonter sous le regard bleu et glacial. Mais l'alcool avait fait sa besogne. Il ricana.

— Ça va. Jouez pas les mères la Pudeur.

Elle eut un léger affaissement de la lèvre inférieure et resta un moment muette. Elle devait réfléchir. Il en rajouta hâtivement, à la façon du boxeur qui double le coup qui a ébranlé l'adversaire.

— Bravo! Tu comprends ce que parler veut dire, hein?

Il vit, très nettement, les pupilles claires se dilater.

— Vous avez bu, Jacques, balbutia-t-elle. Vous êtes ivre...

— Et après? Qu'est-ce que ça change à l'affaire, Françoise?

Il éprouvait une difficulté à peine surmontable à l'appeler Françoise et à la tutoyer. Depuis quatre ans qu'il la connaissait, elle avait toujours été pour lui « Madame Lacombe », et il la saluait cérémonieusement quand il la croisait sur le palier ou dans l'escalier. Au cours de cette dernière année, il avait guetté le bruit de sa porte, quand elle sortait, pour multiplier ces brèves rencontres. Elle lui répondait par un sourire distrait, pendant qu'il respirait voracement le parfum à la fois discret et tenace qui émanait d'elle. Au début — on s'engoue de muses avant de s'engouer de femmes — il l'avait placée sur un piédestal. Puis, dans ses lectures, Musset avait cédé la place à Peter Cheyney et à dater de

cette époque, c'est plutôt sur un lit que sur un piédestal qu'il la hissait.

Ses rêveries, longtemps nébuleuses, avaient pris de la consistance le soir où il avait découvert que, de l'imposte d'un débarras prenant le jour sur l'étroite cour intérieure de l'immeuble, on dominait la fenêtre de la salle de bains des Lacombe. La jeune femme l'ignorait-elle ou avait-elle trop confiance en l'opacité des vitres dépolies? Toujours est-il, que Jacques avait désormais pris l'affût, presque quotidiennement, à l'heure qui précédait le coucher de sa voisine. Ces ombres chinoises — pas si chinoises que ça, justement — lui donnaient la fièvre. Il ne pouvait plus rencontrer Mme Lacombe en toilette de ville sans reconstituer par la pensée, sous les vêtements, la silhouette nette et dépouillée. Il se passionnait tant à ce jeu trouble, que, pour le prolonger, il s'était mis à suivre la jeune femme dans la rue. Et c'est ainsi qu'il avait surpris ses rendez-vous.

Il rit. Trop fort pour que ce soit naturel.

— Je vois d'ici la tête que ferait le petit père Lacombe s'il savait que vous lui en faites porter tous les vendredis!

Malgré l'alcool, il ne réussissait pas à maintenir le tutoiement. Mais, ce n'était pas ça qui importait.

— Que voulez-vous dire? questionna Mme Lacombe d'une drôle de voix fêlée. Je ne comprends pas.

— Inutile de bluffer, Françoise. Je sais tout, à part le tarif que vous appliquez au dénommé Weill.

— Weill..., répéta Mme Lacombe dans un souffle.

— Oui, lança le garçon avec hargne. Je l'ai suivi un jour, quand il vous quittait. Il rentrait chez lui, avenue Hoche. Je me suis rencardé sur son nom. N'essayez surtout pas de me faire croire que c'est pour le plaisir, que vous vous mettez une fois par semaine à la disposition de ce type-là dans une chambre d'hôtel ! Vous devez lui faire payer cher la séance !

— Sale petit goujat !

Il arrêta la main au vol.

— Du calme, Françoise. Vous ne vous en tireriez pas en vous donnant en spectacle dans la rue...

Elle était blême. Il ajouta sourdement :

— C'est entre quatre murs que vous vous donnerez en spectacle, si vous ne voulez pas que M. Lacombe soit informé de son... infortune, comme on dit.

Elle sembla brusquement désespérée.

— Soyez raisonnable, Jacques. Lorsque vous serez dégrisé, je vous expliquerai...

— Je me fous de vos explications ! s'exclama-t-il, avec un regain de violence, en la poussant dans l'encoignure d'une porte. C'est autre chose que je veux...

Il lui avait encerclé la taille, sans souci du regard intrigué des passants. Elle eut un sursaut.

— Lâchez-moi ! Vous êtes odieux... Pour un peu, je pourrais être votre mère. J'ai 30 ans, vous en avez 17...

— Et alors ? gouailla-t-il. Votre vieux a bien le

double de votre âge, lui ! On arrivera facilement, comme ça, à rétablir une moyenne normale.

Elle mollit brusquement. Ses reins cédèrent sous le bras qui l'emprisonnait et elle se laissa aller, passive, contre le garçon. Il essaya maladroitement de prendre sa bouche. Elle ne l'empêcha pas, mais garda les lèvres hermétiquement closes. Pour se venger, il revint au tutoiement.

— Que tu me haïsses, je m'en balance. C'est le reste qui compte. Tu n'aimes pas travailler gratis, sans doute ? Eh bien, tu te feras une raison. Viens...

— Pas maintenant, dit-elle très bas. Il est trop tard. Je dois rentrer... Attendez demain...

Elle baissait les paupières. Peut-être par honte. Peut-être aussi pour qu'il ne pût pas lire dans ses yeux. Il hésita un instant, puis fut séduit par une solution.

— Bon, sourit-il, demain matin chez toi, Françoise... Un encaissement à domicile, en quelque sorte.

Elle ne répondit pas tout de suite. Il ajouta :

— Ton mari va à son bureau un peu avant 9 heures. Je guetterai son départ et frapperai à la porte une demi-heure après... Mieux vaut être prudent, il pourrait avoir oublié son mouchoir. D'accord ?

Cette fois, elle fit « oui » de la tête. Il attarda sa main sur sa hanche, façon de prendre congé ou de prendre un acompte, puis, il la relâcha.

-:-

Le visage maigre et tourmenté d'Armand Labombe avait reflété toutes les nuances de l'éton-

nement et de l'incrédulité pendant que sa femme le mettait au courant. Dans le silence qui suivit, ses épaules déjà voûtées semblèrent ployer encore davantage sous l'accablement.

— Inouï ! gémit-il enfin. Qui aurait pu croire que ce gamin...

— Il faut absolument avertir Weill, coupa Françoise.

— Tu crois ?

Elle continuait à frémir de colère mal contenue. Il opina et, décrochant le téléphone, composa un numéro d'un doigt si nerveux qu'il dut recommencer. Une voix brève et neutre articula simplement « J'écoute » à l'autre bout du fil.

— Monsieur Weill, dit Armand Lacombe. Je...

Il s'interrompt pour se racler la gorge et reprit, enroué :

— On me signale une malfaçon dans le dernier envoi, et j'aimerais vous en entretenir.

— Dans une demi-heure, au *Terminus-Nord*, fit la voix.

Déjà, au dé clic du raccrochage, succédait la tonalité. Lacombe reposa le combiné sur ses fourches, et prit son chapeau.

— Je me demande comment il va arranger ça ! dit Françoise en l'accompagnant à la porte.

— Et moi donc ! soupira-t-il.

C'était une heure de pointe de la circulation et il dut laisser sa voiture boulevard de Magenta. Quand il entra au *Terminus*, il se mêla à un groupe de voyageurs qui cherchaient la consigne et passa dans la salle de gauche où, tout de

suite, il aperçut M. Weill assis à une table devant un quart Perrier.

— Bonjour, cher monsieur, sourit aimablement M. Weill en lui faisant une place sur la banquette, à côté de lui. Asseyez-vous donc ici. Nous serons mieux pour bavarder. Qu'est-ce que vous buvez?

— Euh... un Noilly.

M. Weill transmit et, quand le garçon se fut éloigné :

— Vous vous rappelez que je vous ai recommandé de n'user de ces contacts qu'en cas de nécessité absolue?

Son visage restait souriant, mais sa voix était dure, incisive. M. Lacombe, mal à l'aise, jetait autour de lui des regards craintifs.

— Une sacrée tuile, monsieur Weill. Je vais vous expliquer...

— Une minute. Attendez que nous soyons servi. Cigare?

M. Weill avait tiré un étui de son veston. Il prit un « diplomate » et, comme M. Lacombe secouait la tête, il rempocha l'étui.

— Le temps est extraordinairement incertain en cette saison, dit-il en craquant une allumette.

Le garçon s'éloignait après avoir déposé un verre devant Lacombe. M. Weill expulsa une lourde bouffée et, calmement :

— Allez-y, maintenant. Que se passe-t-il?

— Sur notre palier habite une veuve, Mme Garnier, qui a un fils de 17 ans, qui prépare en principe son bachot, mais passe moins de temps au lycée que devant les juke-boxes ou les baby-foot du quartier. Un de ces petits vau-

riens du genre blouson noir, vous voyez? Et il se trouve que si ma femme et moi, ne nous sommes jamais beaucoup intéressés à lui, il s'intéresserait par contre vivement à nous. Ou plutôt à ma femme. Il est tombé amoureux fou d'elle, et l'a suivie à son insu quand elle allait vous rejoindre. Il en a déduit qu'elle avait un amant, et lui a mis le marché en main : ou bien elle coucherait avec lui, ou bien il s'arrangerait pour que je sache que je suis... cocu. Pour gagner du temps, Françoise lui a dit qu'elle l'attendrait demain matin après mon départ. Avant toute chose, j'ai voulu prendre votre conseil.

M. Weill jouait avec ses lunettes noires, qu'il venait de retirer. Ses gros yeux ronds, à fleur d'orbite, exprimaient l'amusement.

— Ma foi, mon cher, dit-il doucement, je crois qu'il faut vous résigner à devenir ce que vous n'étiez pas.

A côté, le petit homme s'indigna :

— Quoi? Il faudrait que ma femme cède à cet ignoble chantage?

— Ça me paraît le plus simple et le plus sage. Je comprends très bien que cette perspective n'est pas réjouissante pour vous, mais vous savez que nécessité fait loi.

— Ma femme...

— Mme Lacombe acceptera son sort, croyez-moi, interrompit Weill avec cynisme. Même quand elles ne se l'avouent pas ouvertement, les femmes dites sérieuses s'accommodent très bien de cette forme de dévouement. Pour la plupart, pécher en service commandé, avec la bénédiction du mari, est quasiment une aubaine.

M. Lacombe, anéanti, tamponna son front, où perlait la sueur.

— Nous n'avions jamais convenu de pareilles... obligations, monsieur Weill, protesta-t-il faiblement. Et il n'est même pas certain que ce sacrifice soit efficace. Admettez que ce voyou s'accroche, ait des jalousies... que sais-je? Il a l'âge des coups de tête, et pourrait aller faire du scandale à votre domicile...

— Comment saurait-il où j'habite?

— Il vous a suivi un jour que vous quittiez Françoise. Il connaît votre nom, votre adresse.

M. Weill, à mi-voix, lâcha un juron. Il ne songeait plus à sourire.

— Vous aviez omis le seul détail important, imbécile. Voilà qui change tout.

Il avait remis ses lunettes noires et réfléchissait. M. Lacombe retenait son souffle. Quelques minutes s'écoulèrent, puis M. Weill tendit la main.

— Donnez-moi les clés de votre appartement. Il faut qu'un de mes hommes puisse entrer chez vous sans se faire remarquer dans le courant de la nuit. D'ici là, j'aurai dressé mes batteries.

Une lueur d'espoir se fit jour dans les prunelles de M. Lacombe. Il interrogea :

— Vous croyez qu'il y a un moyen de parer au danger?

— Sûrement. Quand cet apprenti maître chanteur sortira de chez vous, il ne sera plus à craindre.

Il y avait dans sa voix un je ne sais quoi de sinistre qui alerta M. Lacombe. Il crut deviner et sentit la sueur ruisseler dans son dos.

— On ne va tout de même pas... commença-t-il.

— Si, on va ! dit l'autre sèchement. Je ne tiens pas à être à la merci d'un petit merdeux, et je ne pense pas que vous préféreriez courir le risque d'avoir un jour ou l'autre sur le dos, des gars de la D. S. T. ou du S. D. E. C. E. Ils sont toujours sur le qui-vive quand un ingénieur d'un centre comme celui de Bruyères-le-Châtel, a la moindre histoire. Nos contacts ont toujours été réduits au strict minimum, grâce à la toute charmante Mme Lacombe qui assurait la liaison sous le couvert de... liaisons d'une tout autre nature.

Un sourire se dessina sous sa moustache grise.

— Ces rencontres exigeaient de moi quelque stoïcisme, croyez-le bien, vu le cadre que nous lui donnions, mais le respect de la femme d'autrui va de pair, chez moi, avec le respect des affaires. Si un hasard fâcheux avait fait surprendre votre épouse à la sortie d'un meublé, on en aurait simplement déduit qu'elle gagnait son argent de poche par des moyens que la morale réprouve mais que les vieux messieurs apprécient. On se serait contenté de vous plaindre. Mais à partir du moment où on m'a identifié, des esprits trop curieux peuvent être amenés à voir dans ces rencontres, autre chose que des rendez-vous galants.

— Exact, admit M. Lacombe, maté.

M. Weill était redevenu ce négociant cossu et bonhomme qu'il affectait d'être. Il allongea une claque cordiale sur l'épaule maigre de M. Lacombe.

— Rentrez chez vous, présentez mes homma-

ges à madame, et soyez sans inquiétude, mon cher, je me charge de tout.

-:-

Ce soir-là, Armand Lacombe et Françoise discutèrent longtemps de la situation. La jeune femme s'était fait raconter dix fois par son mari la conversation qu'il avait eue avec Weill. La condamnation à mort de Jacques ne semblait pas l'impressionner mais elle ne comprenait pas comment Weill s'y prendrait.

— Il ne va tout de même pas le faire abattre dans notre appartement et nous faire cadeau du cadavre?

— Il a dit que nous n'aurions à nous occuper de rien, répétait Armand avec lassitude.

Ils se couchèrent mais le sommeil ne venait pas. Toutes les dix minutes, Françoise se retournait et Armand, avec un soupir, ramenait sur lui un pan de drap qu'elle avait entraîné.

— Le jour où je me suis embringué dans ces histoires, j'aurais mieux fait de me casser une patte! se lamenta-t-il.

La fatigue eut raison de sa nervosité vers le milieu de la nuit et il dormait profondément quand Françoise le secoua par le bras.

— ... tu veux? grogna-t-il.

— Il y a quelqu'un dans le studio, murmura-t-elle à son oreille.

Il eut un sursaut et se redressa sur un coude, aussi lucide que s'il avait reçu un seau d'eau glacée. Un rai de lumière filtrait sous la porte de communication. Il se rappela qu'il avait dû confier ses clés à Weill.

— Je vais voir, dit-il d'une voix sans timbre.

Il se leva, ouvrit la porte du studio. Un inconnu était assis dans un fauteuil, sous le lampadaire, et feuilletait un magazine. A l'entrée d'Armand il leva la tête et sourit gentiment. C'était un homme de 35 à 40 ans, très brun, au visage un peu empâté et à la denture éclatante.

— Il ne fallait pas vous déranger, monsieur Lacombe. Nous avons du temps devant nous mais il était préférable que je vienne à un moment où ma visite ne risquait pas d'être remarquée.

Il parlait un français très correct mais avec un accent prononcé. « Italien », jugea Armand en regardant la pendule. Il n'était pas tout à fait cinq heures du matin. Françoise entra à son tour. Elle finissait de nouer la ceinture d'un peignoir. L'inconnu se leva à demi pour la saluer.

— Navré de vous avoir réveillée, malgré mes précautions, madame.

Elle eut un léger mouvement agacé.

— Je ne dormais pas.

Armand retourna dans la pièce voisine pour enfiler sa robe de chambre et revint.

— Que comptez-vous faire exactement? demanda-t-il à l'homme.

— Prendre une tasse de café, d'abord, si Mme Lacombe n'est vraiment pas décidée à se recoucher.

Elle acquiesça de la tête et passa dans la cuisine. On entendit ululer le moulin électrique. Armand se sentait les entrailles tiraillées. C'était toujours comme ça, chez lui. Les émotions se traduisaient par des ennuis intestinaux. L'Italien, qui l'observait avec sympathie, rompit le silence.